

Une grosse pierre, qui avait souvent servi de siège se trouvait là, mais ses petites mains parviendront-elles à la mouvoir ?

Il essaya ; vains efforts.

— Nous sommes perdus ! murmura-t-il !

L'aveu de son impuissance allait le jeter dans une fatale prostration lorsqu'il aperçut, appuyé contre le mur, un des mousquets que Du Cantel avait apportés.

Il s'en saisit et, glissant un des bouts sous la pierre, il obtint ainsi un puissant levier qui lui permit de rouler l'énorme bloc de granit contre la porte, sur laquelle va bientôt se jeter une masse furieuse mais impuissante.

Il était temps, on le voit. Quelques secondes d'hésitation et l'immonde bête arrivait sur lui. Les hurlements formidables du loup retentissaient dans le bois où ils trouvaient un écho prolongé ; d'autres cris féroces lui répondaient et augmentaient l'effet sinistre de cette terrible scène.

Petit-Pierre avait cherché autour de lui d'autres objets, meubles, ustensiles, morceaux de pierres, pour augmenter la force de l'obstacle opposé à son sanginaire envahisseur. Mais le souterrain était presque nu, et il ne trouva que peu de chose pour ajouter à sa sécurité !

Et, circonstance horrible, il put constater tout à coup que les efforts tentés contre la porte devenaient plus puissants.

En effet, les cris de son premier agresseur en avaient attiré un second ; deux énormes loups réunissaient en ce moment leurs forces et ébranlaient la porte qui paraissait s'ouvrir insensiblement sous leur poids.

Petit-Pierre roidissait ses petits bras sur les panneaux du chêne vermoulu. Mais il sentait que peu à peu le bois cédait, l'ouverture, d'abord étroite, s'agrandissait graduellement sous la poussée constante des deux énormes animaux. La pierre glissait sur le sol, l'obstacle s'amointrissait à chaque effort. Les loups passèrent leur museau à travers l'entrebâillement et montrèrent des dents formidables.

Voyant que toute résistance était impossible, Petit-Pierre cessa de peser sur la porte, courut au fond du souterrain et, de son corps couvrant sa petite sœur adoptive, comme pour la protéger contre la dent des fauves, il attendit la mort, appelant sa grand-mère qui ne pouvait l'entendre, criant au secours d'une voix stridente, implorant enfin sa nouvelle mère, la mère de la petite Jeannette.

Mais sa voix, absorbée par l'épaisseur des murs, était étouffée dans ce souterrain.

CHAPITRE XVII

L'allée des pendus.

Nous avons laissé Du Cantel, au moment où un spectacle horrible venait le frapper d'horreur et lui arracher un cri déchirant, parti du fond de ses entrailles.

La ferme, jolie et coquette, où il avait passé d'heureux jours, était précédée d'une allée de pommiers, qui, au

printemps et à l'automne lui envoyaient le parfum de leurs fleurs rosées et de leurs fruits dorés ou purpurins. Les piverts, les rouge-gorges, les bouvreuils s'y rassemblaient par bandes, et animaient de leurs chants, de leurs pépitements aigus, de leurs vols rapides, ces deux longues rangées d'arbres où ils apportaient le mouvement et la vie.

Quo de fois Noël et Marie-Jeanne, assis près de la fenêtre ouverte, la main dans la main, les yeux perdus dans l'infini, le cœur noyé dans le calme profond de leur bonheur, avaient avec délices respiré ces senteurs agrestes et écouté ces joyeuses voix de la nature.

Du plus loin qu'il avait aperçu dans le vague de la nuit, la ligne sombre de ses pommiers, le malheureux Noël avait senti son cœur se serrer et une larme monter à ses yeux.

Les pleurs ne sont pas toujours une preuve de faiblesse, et Du Cantel était fort.

Mais c'est en approchant de cette allée autrefois si heureuse, qu'il avait tout à coup éprouvé un choc terrible et qu'un cri rauque était sorti de sa poitrine.

Les branches de ses arbres qui jadis, pliaient sous les fruits, étaient en ce moment chargées d'une épouvantable fructification.

A chaque arbre était attaché un corps humain ; tous les troncs étaient doublés d'un cadavre, et l'allée des pommiers était devenue une allée de pendus.

Il ne faut pas que le lecteur croie que nous forçons la note et que nous inventons des horreurs pour corser notre dessin.

L'étude de l'histoire est aujourd'hui assez répandue pour que nous n'ayons pas à répondre à un reproche et appuyer de preuves ce que nous avançons.

Mais qu'on se reporte à cette époque de violences et de crimes, d'oppression féodale, car la féodalité n'était pas encore morte, de spoliations gouvernementales, car l'Etat volé par les traitants, vivait d'exactions, à cette époque enfin de concussion et de rapine, car les soldats ne recevant pas de solde, se répandaient dans les campagnes, se payaient par le pillage et tuaient, massacraient et pendaient lestement ceux qui résistaient à leurs féroces exigences ou qui même ne pouvaient pas les satisfaire.

Ils se vengeaient de la pauvreté aussi bien que de la révolte.

Qu'on se rappelle cette surprise d'un voyageur anglais qui, parcourant la France à cette triste époque, disait qu'il avait vu pendu aux arbres moins de fruits que de cadavres.

Lorsque le sentiment d'horreur qu'il éprouvait se fut un peu calmé, Du Cantel s'avança au milieu de cette funèbre allée.

Ce n'est pourtant pas sans frissonner qu'il regarda ces corps rigides, ces visages livides et contractés, ces bouches ouvertes comme dans un cri d'angoisse, un muet appel de vengeance.

La lune éclairait ces membres roidis, ces faces convulsionnées et sa lueur blafarde ajoutait un caractère sinistre à ce spectacle.

— La suite au prochain numéro. —